

EVOLUTION DE L'IMAGE DE L'ENFANT DOUE DANS LA SOCIETE ET REPERCUSSIONS AU SEIN DE LA FAMILLE.

ARIELLE ADDA, Psychologue

Nous allons étudier la façon dont on considérait les enfants doués depuis ces 30 dernières années, avec les conséquences que ces images toutes faites pouvaient entraîner pour les enfants eux-mêmes et pour leur famille, uniquement livrée à leurs seules ressources.

Longtemps on a affirmé d'une façon péremptoire, qui ne supportait pas la contradiction, que «les enfants doués s'en sortent toujours », ce qui laisse entendre que si un enfant ne «s'en sort pas » c'est tout simplement qu'il n'est pas doué et que ses parents, avec leur légendaire aveuglement, tentent de faire passer pour de l'intelligence des manifestations de paresse ou de mauvais caractère.

Moyennant quoi, les professeurs, sûrs de leur savoir et bien arrimés dans leurs certitudes, pouvaient traiter de doux rêveurs les parents inquiets, quand ces derniers semblaient contester leur verdict en émettant une timide suggestion d'avance intellectuelle. Leur enfant était tout simplement un paresseux qui essayait, non sans astuce, de déguiser son refus du travail en problème existentiel.

Cette idée est encore si bien ancrée qu'on entend très souvent des gens habités par la passion de leur métier dire aux journalistes : « comme tous les paresseux, je travaille beaucoup » et d'avouer des journées où les heures ne sont pas comptées, tant ils sont désireux de réaliser leur entreprise. Si l'on ne s'arrête pas à l'aspect paradoxal de cette affirmation, on comprend vite qu'il s'agit d'individus qui ont été des enfants doués non reconnus, ayant mollement suivi une scolarité sans éclat, mais qui se révèlent enfin à eux-mêmes quand ils ont découvert leur voie et qu'ils la suivent avec passion. Le succès, qui leur vaut ces interventions dans les médias, vient tout naturellement couronner un don bien exploité.

Il y a une trentaine d'années, pourtant, dans toutes les consultations de type hospitalier on faisait systématiquement passer des tests aux enfants, quel que soit le motif de cette consultation.

C'est d'ailleurs ainsi qu'il a été aisé de remarquer qu'il n'y avait aucune relation entre ce motif et le QI. Un échec scolaire pouvait tout aussi bien caractériser un enfant ayant un QI inférieur à la moyenne, qu'un autre, se situant bien au-dessus de cette moyenne. Une orthographe fantaisiste, des difficultés de relation, l'agressivité en classe, mais, plus souvent, une attitude rêveuse incitaient un maître inquiet à demander l'avis de spécialistes pour l'aider à cerner cet enfant différent. Le test passé, on était soulagé par le résultat et on pensait alors que tout allait s'arranger miraculeusement avec le temps ou bien avec le fameux «décllic» qu'on attend encore si souvent de nos jours.

Puisque le QI était si bon c'est que l'enfant faisait preuve d'une extrême mauvaise volonté et il n'y avait rien à faire, si ce n'est, peut-être, à lui faire suivre une thérapie pour l'aider à devenir semblable à ses camarades. Au cours des séances, la cause de son malaise apparaissait et on connaissait enfin l'obscur tourment qui perturbait un enfant souvent tellement charmant par ailleurs.

Jamais, nulle part, on pensait que c'est justement dans ce QI élevé, presque trop élevé, qu'il fallait chercher l'origine de son trouble.

Il faut bien savoir qu'on trouvera facilement de bonnes raisons pour justifier le malaise d'un enfant. Elles ne manquent jamais, même dans l'existence la plus banale. Il y aura toujours d'autres naissances, des déménagements, des deuils, un divorce, et des événements aussi peu surprenants que l'entrée à la Maternelle ou à la Grande Ecole. Si deux événements se conjuguent, il n'y a plus d'hésitation, on tient bien la source de ce malaise.

Il est toujours satisfaisant pour l'esprit de *découvrir* la cause d'un trouble, tout est alors à nouveau bien ordonné, l'origine de ce dérangement a été détectée et il y sera mis bon ordre. C'est un mécanisme semblable qui entre en jeu face à une dépression : les raisons ne manquent jamais, mais il y a aussi des personnes qui traversent les pires ouragans et trouvent en elles un courage renouvelé pour les affronter sans jamais sombrer. Lorsque apparaît la souffrance, fournir une raison erronée et la faire accepter comme vraie peut fausser gravement le cours de l'existence.

S'agissant d'un enfant doué, dont on a préféré méconnaître le don, il ne parviendra jamais à se former de lui-même une image correspondant à la réalité, puisqu'on a plaqué sur sa personnalité des éléments qui ne lui appartenaient pas. Plus tard, il ira, répétant « j'ai été très jaloux à la naissance de ma petite sœur, cela m'a tellement perturbé que je n'ai pas travaillé cette année-là » alors qu'il se sera peut-être tout simplement terriblement ennuyé avec une maîtresse qui ne cessait de répéter des choses qu'il savait depuis toujours, qui lui en voulait de ne pas avoir l'air plus attentif et se vengeait sournoisement en le dévalorisant dès que l'occasion s'en présentait. Personne ne se doutait de rien, justement à cause de l'aspect sournois de cette persécution. A la place de l'enfant doué et curieux on construit l'image d'un enfant un peu régressif, stupidement jaloux et entêté à soupirer après sa royauté perdue.

Ce n'est qu'un exemple des malentendus que les enfants doués provoquent si souvent : hier comme aujourd'hui il y a des enfants dont on a superbement ignoré le don intellectuel, comme s'il s'agissait d'un élément sans importance, tellement négligeable qu'on pouvait même l'oublier... Tout au plus, disait-on, « il n'y a pas de problème puisqu'il est intelligent », sans songer que le problème résidait justement dans cette intelligence trop bien développée.

A ce propos, on peut évoquer les effets nocifs provoqués par les remises en cause de Mai 68 qui a libéré bien des causes, mais certainement pas celle des enfants doués, puisque les tests ont été considérés comme des vestiges d'une époque archaïque où l'on voulait classer les enfants, les placer en catégories distinctes, alors que tout symptôme trouve son explication dans l'histoire familiale, qu'il convient donc de creuser aussi loin qu'il le faut, quitte à réveiller chez les parents de très anciennes souffrances. On dira alors que leur enfant en porte la marque, sans songer que c'est son intelligence exceptionnelle qui lui permet de se trouver ainsi en empathie avec ses parents. Il faut le rappeler sans cesse : seul, un test peut détecter avec certitude le don intellectuel et son ampleur.

De surcroît, dans les écoles, la composition des classes s'est modifiée au cours des ans et des changements de politique : on sait que le nombre des enfants en avance par rapport à leur classe d'âge diminue, alors qu'on parle de plus en plus des enfants

doués. 20% entraient en CP avec 1 an d'avance en 1960, 2% à l'heure actuelle, peut-être un petit peu plus depuis que le combat est mené avec une vigueur étayée par des arguments de poids. Ensuite, le collègue unique a aussi provoqué pas mal de dégâts, comme me l'ont dit des jeunes adultes qui en conservaient un souvenir de cauchemar désespéré, pensant même au suicide tant ils s'y sentaient mal. Ce n'est que bien plus tard, quand ils ont entendu parler des enfants doués et qu'ils ont, eux-mêmes, passé des tests pour vérifier le bien-fondé de leurs suppositions, qu'ils se sont sentis rassérénés. Mais combien d'entre eux, plus fragiles ou moins bien entourés, seront restés à jamais sur la rive, parce qu'ils n'auront pu surmonter cet état de malheur qui les a écrasés ?

L'image que la société se forme de l'enfant doué est essentiellement instable : avec le goût du merveilleux que tout adulte conserve enfoui au plus profond de son âme d'enfant, elle se plaît à évoquer des enfants dotés de dons extravagants, dont le meilleur exemple est bien celui des calculateurs prodiges. D'ailleurs, des journalistes téléphonent parfois pour demander assez naïvement si on peut leur en fournir un spécimen pour une émission de TV. Déçus, ils se rabattent sur les sportifs, les artistes, musiciens, peintres ou comédiens, qui ne rendent pas du tout compte de la réalité de l'enfant doué, si discret au quotidien.

L'enfant doué est difficile à cerner, il n'est pas spectaculaire de nature, ses réponses sont décevantes, ou bien elles sont mal comprises et il se fait attaquer par des scientifiques rancis que sa fraîcheur spontanée a rendu furieux.

Interrogé d'une certaine façon, l'enfant doué pourrait paraître pédant, délibérément coupé de l'univers des enfants de son âge et soutenu dans ce combat douteux par des parents atteints du vertige des grandeurs.

Comment concevoir une ouverture d'esprit qui peut être infiniment large, alimentée par une curiosité que rien n'arrête, du moment que la confiance règne ? Comment imaginer un jaillissement perpétuel d'idées, et une créativité qui ignore encore les barrières ? Il faut en avoir soi-même une ombre d'expérience. Pour le plus grand nombre, une telle envergure est absolument inconcevable, elle ne correspond à rien de connu, rien d'expérimenté, un peu comme s'il fallait se représenter la vie quotidienne sur une planète étrangère à notre système. Ce n'est pas pour rien qu'on qualifie parfois les enfants doués « d'extra terrestres » d'une façon pas toujours charitable, et, d'ailleurs, les enfants doués adorent la science-fiction : ils se sentent à leur aise dans ces espaces infinis qui les enchantent.

Dans une tentative pour concilier ces immensités de l'esprit et l'image ordinaire d'un jeune enfant, on cherche à assimiler hypocritement don intellectuel et gavage de connaissances. Il y a eu des émissions tendancieuses, Jean-Charles Terrassier raconte comment on avait placé un oiseau en cage près d'un enfant doué en train de travailler. On laisse ainsi planer le doute : après tout, ces enfants si vifs sont peut-être simplement entraînés comme des athlètes et leur cerveau est anormalement développé, tout comme les muscles d'un gymnaste qui a suivi un entraînement intensif.

On ne le répétera jamais assez : ce gavage étouffe l'imaginaire, cet imaginaire si précieux qui fait de chaque individu un être unique.

Par bonheur, nombre de journalistes ont été des enfants doués, identifiés ou non, ils ont réussi leur vie professionnelle et ils se reconnaissent, parfois de façon furtive, quand on leur décrit le portrait classique d'un enfant doué. Même s'ils préfèrent ignorer cette enfance, qui les a peut-être quelque peu malmenés, ils ne peuvent

méconnaître tous les échos que cette évocation fait naître. Des écorchures ravivées, une émotion inhabituelle et surprenante, des souvenirs ressuscités, les rendent plus aptes à entendre parler des enfants doués. Parfois même ils découvrent à cette occasion une explication à l'obscur sentiment de malaise qui les avait tourmentés avant que leur vie professionnelle ne les occupe tout entier.

Dans ce chaos, il est difficile pour les parents de trouver une ligne directrice. Quand ils apprennent que leur enfant est doué, ils envisagent aussitôt un avenir sombre, ponctué de luttes incessantes avec l'École, comme s'ils avaient été frappés d'une malédiction dont ils se seraient bien passés. Pour un peu, ils regretteraient d'avoir fait passer un test à leur enfant, mais ils voulaient en avoir le cœur net, ne pas passer à côté d'un élément important, et surtout recevoir des conseils adaptés, parce que cet enfant est pour le moins déconcertant.

Déjà il n'a pas été facile de prendre cette décision, même si le plus souvent elle vient d'eux-mêmes : ils ont lu, entendu, regardé des sujets traitant des enfants doués et ils ont cru reconnaître quelques traits de leur enfant. Il leur a fallu ensuite déployer une grande énergie et user d'audace pour faire passer cet examen psychologique. Quand ils téléphonent, ils paraissent se chercher des excuses ou des justifications, comme s'il était présomptueux de leur part de songer un seul instant à l'éventualité d'un don intellectuel. Ils disent : « s'il n'est pas doué, cela ne fait rien, d'ailleurs je ne suis sûr de rien, mais je désirerais en avoir le cœur net, je ne veux surtout pas avoir l'air de me vanter... ». Ce discours embarrassé montre bien à quel point l'image de l'enfant doué reste équivoque. Pour un rien, on basculerait dans la caricature de l'enfant à grosse tête qui écrase tout le monde de son savoir encyclopédique, inlassablement plongé dans d'austères grimoires pour oublier sa laideur et incapable de dialoguer avec les autres enfants, excepté les « monstres » de son espèce qu'on ferait aussi bien de parquer dans des instituts spécialisés. Ses parents n'échapperaient pas à cette férocité : les voilà qui éclatent d'orgueil et deviennent de fanatiques partisans du tout génétique.

Il est alors presque tentant d'oublier cette démarche et de laisser tomber l'affaire. Le laps de temps, parfois assez long, qui sépare cet appel du rendez-vous proprement dit, laisse tout loisir pour réfléchir et pour écouter les voix de la raison qui murmurent que voilà bien de la fatuité pour trouver une explication à une paresse et à une négligence que rien ne justifie.

La famille élargie participe aussi parfois à cette entreprise de dissuasion, attitude tellement prévisible que souvent les parents disent qu'ils n'ont parlé de rien à leur entourage. C'est l'occasion idéale pour que de très anciens contentieux reviennent à la surface, perturbant gravement une harmonie familiale péniblement entretenue jusque-là.

Il faut tout d'abord rassurer ces parents déstabilisés : un examen psychologique est toujours utile pour comprendre plus clairement son enfant et pour l'aider au mieux de ses intérêts. Cette démarche, qui leur semble hasardeuse, suscite souvent une inquiétude si grande que ces parents oublient presque qu'ils sont guidés par un souci légitime d'éducation et surtout par l'amour absolu qu'ils portent à leur enfant : ils le veulent heureux et sont prêts à tous les sacrifices pour cela. Leur désarroi est pourtant si perturbateur qu'ils omettent de parler de ce désir de bonheur et ils sont soulagés quand on le mentionne à leur place.

Quand l'examen psychologique a été conseillé par le médecin de famille ou, mieux encore, par l'école, il est beaucoup plus facile de dire qu'on n'est pas du tout

responsable de cette demande, on ne fait que suivre les directives de la maîtresse, du docteur, mais jamais on n'aurait songé à une précocité intellectuelle.

L'image de l'enfant doué est parfois si déformée qu'il est, en effet, impensable que son enfant, qu'on voit tous les jours et qui a l'air si normal, même s'il rêve un peu trop souvent, puisse être un enfant doué.

A l'écoute des résultats, certains parents s'effondrent littéralement : ils se représentent un avenir sombre, tissé de frustrations, de douleurs provoquées par les malentendus et par le désert affectif que leur enfant devra traverser tout au long d'une existence sinistre, éclairée par quelques joies intellectuelles, rares et austères, dont l'éclat échappera à ses pauvres parents, qui ne sont que d'humbles terriens.

C'est surtout un intense sentiment d'impuissance qui apparaît : ils ne vont pas savoir comment élever cet enfant différent, ils ne pourront pas bénéficier de l'expérience de leurs aînés, puisqu'il n'y avait personne de cette sorte jusqu'à présent dans leur entourage.

Parfois l'annonce du résultat fait naître une sorte de timidité chez ces parents qui n'osent alors plus l'éduquer, comme si son intelligence éveillée lui permettait de tout savoir et surtout de savoir ce qui lui convient. C'est la voie ouverte à tous les caprices au détriment du véritable épanouissement de l'enfant, devenu un tyran insatiable, parfaitement insupportable.

En réalité, de nombreux parents se reconnaissent dans le portrait de leur enfant, mais il peut leur arriver d'être bloqués par les souvenirs désagréables qui leur reviennent en même temps à la mémoire. Ils savent ce qu'ils ont raté, ils se souviennent de leurs déceptions, de leurs renoncements, de leur résignation parfois et ils se sentent incapables d'éviter ces drames à leur enfant. Ils disent : «à mon époque on ne parlait pas de ces choses-là», excusant ainsi l'aveuglement de leurs propres parents, parce qu'il serait trop douloureux d'exprimer de très anciens reproches sans qu'une réparation soit possible.

L'impuissance est alors la même, accrue par le sentiment accablant d'un recommencement qu'on ne peut empêcher et qui va inéluctablement placer l'enfant dans un circuit de malheurs d'où il ne pourra pas s'échapper.

Il arrive aussi que les parents s'efforcent d'oublier le résultat du test : ils se comportent comme s'ils pensaient qu'en considérant ce résultat négligeable, tout finira par rentrer dans l'ordre, l'enfant lui-même reviendra dans la norme et on ne parlera plus de rien. Seule conséquence, l'enfant, reconnu un bref instant dans son don, puis rejeté par la négation de sa substance même, se résigne à cet état de vacuité et d'incompréhension ; il a compris qu'il déplaisait à ses parents, sans savoir comment leur faire oublier cette tare qui l'afflige et il glisse doucement dans une indifférence triste, s'appliquant à faire le deuil de tous ses désirs, par crainte de ne connaître que la frustration.

Si on explique à ses parents qu'un don doit impérativement être pris en compte et que cette reconnaissance n'entraîne pas de modifications profondes de la vie familiale, l'enfant, qui a compris qu'il avait désormais la permission d'être lui-même, s'épanouit avec une rapidité remarquable, il est transformé.

Cette transformation se produit d'ailleurs dans tous les cas où l'enfant est soulagé d'avoir enfin une explication à son état de malaise : parfois il se croyait fou, surtout quand ses camarades le lui répétaient un peu trop souvent, parfois il se pensait idiot, nul et incapable, parce que son souci de perfection lui imposait des normes

impossibles à satisfaire, sans qu'il puisse en trouver d'autres, plus accessibles, puisqu'il n'osait se confier à personne.

Parfois la mère annonce gaiement «mon mari était un enfant doué, on lui avait trouvé 147 de QI ! ». Cette admirable précision semble conférer un caractère presque sacré à un chiffre de cet ordre. On peut remarquer que c'est pratiquement toujours le mari qui a passé un test, puisque les garçons occupent les deux tiers des consultations, tous motifs confondus. En fait, cette proportion, immuable durant des décennies, se modifie depuis peu, du moins en ce qui concerne les enfants doués : je vois autant de garçons que de filles.

L'ancien enfant doué devenu père, a, dans ces cas-là, généralement suivi la route qui lui convenait, il ne craint pas le verdict du test, il sait comment se comporter et quels écueils éviter. Seule ombre : on ne saura jamais si sa femme possède des capacités intellectuelles semblables à celles de son mari, on ne cherchera pas à le savoir parce que cela n'a pas grande importance, du moment que, dans le couple, il y a un familier du sujet, mais on peut tout de même rappeler qu'un couple est bien assorti et fonctionne harmonieusement quand les deux partenaires se comprennent sans qu'il soit nécessaire de parler, ce qui suppose un niveau identique.

La reconnaissance du don intellectuel chez les petites filles constitue une des rares évolutions manifestes dans ces histoires d'enfants doués : les parents n'hésitent plus à demander un test pour leur fille, mais les mères ont encore passé leur enfance à l'époque obscurantiste où l'intelligence des filles n'avait pas grande importance.

Ces enfants, qui ont été reconnus assez tôt pour qu'on leur évite un étouffement provoqué par l'accumulation de malentendus que rien ne peut dissiper, parviennent généralement à un accomplissement satisfaisant : scolarité aisée, études supérieures de leur choix et vie professionnelle intéressante, mais il a tout de même fallu une attention vigilante de la part de leurs parents pour leur éviter de s'endormir dans une fallacieuse impression de facilité. Un saut de classe, mais surtout une scolarité plus exigeante et des activités qui donnent le sens et le goût de l'effort favorisent la réussite.

Compter sur la chance ne suffit pas : une école qui avait ouvert une classe de seconde pour élèves doués en perdition a vu arriver dès la première année des parents éplorés, brandissant à l'appui de leurs dires un examen psychologique que j'avais pratiqué des années auparavant, parce que, maintenant, rien ne laissait plus supposer que cet adolescent égaré avait pu être considéré comme un enfant doué. Dans ce cas il est très difficile de retrouver l'aisance passée, ces élèves ignorent toute technique de travail et continuent à penser, en leur for intérieur, que ces méthodes laborieuses ne les concernent pas. De mois en mois le niveau d'aspiration baisse de façon désespérante pour ceux qui avaient tant rêvé de réussite glorieuse. Un QI élevé n'a jamais été un gage de réussite, quoiqu'en pensent ceux qui affirment «ils s'en sortent toujours ! »

Cette affirmation catégorique, toujours de mise, en rappelle d'autres : « les enfants précoces, ici on n'est pas pour » entend-on dans un centre de consultation, « on ne peut pas lui faire sauter une classe, déjà qu'il ne s'entend pas avec les enfants de son âge » dit un pédopsychiatre.

En fait, l'image de l'enfant doué semble placée sur une crête étroite dont il faut s'appliquer à conserver l'aspect incroyablement lumineux, mais elle serait sans cesse prête à basculer du côté de l'ombre la plus opaque : un génie trop éclatant dérange, or le génie, comme tout ce qui dépasse la norme, n'est jamais très éloigné de la maladie se plaît-on souvent à affirmer. Dans ces conditions, les enfants doués, plus que les autres, seraient atteints de façon pathologique.

Ce raisonnement devient de plus en plus fréquent et entraîne des retombées dramatiques : on voit maintenant en consultation de très jeunes enfants, à l'évidence au bord de la psychose, et qu'on a pensés « précoces » à cause du désordre de leur comportement, comme si on pouvait s'attendre à n'importe quelle manifestation incongrue de la part de cette sorte d'enfant.

Pour tous, enfants et adultes doués, le chemin est souvent ardu, on a vu combien l'image de l'enfant doué reste instable, elle est considérée avec circonspection, méfiance même, et la société attend parfois de prendre en défaut ceux qui dépassent cette fameuse « norme » où il est si confortable de se retrouver entre soi. Il deviendrait tentant d'étouffer l'éclat de ce don afin d'être facilement accepté, mais on détruirait alors sa substance même sans bénéfice aucun, se privant ainsi des joies indicibles que procure l'exercice d'un don.

L'entreprise reste rude et je ne le répéterai jamais assez « on ne sait pas qu'on est intelligent », les preuves les plus éclatantes ne calment l'inquiétude qu'un trop court moment, il y aura toujours une faille, un défaut, une erreur insupportables aux yeux du perfectionniste lucide et exigeant qui sait que la perfection est impossible, mais qui veut tenter l'essai malgré tout et s'afflige ensuite de sa lourdeur, de sa lenteur et de sa maladresse.

Ceux qui ignorent ces tourments, qui se contentent volontiers d'un résultat approximatif, peuvent à loisir rire de ces éternels insatisfaits, attaquer sans risque leur image et savourer leur détresse quand ils les voient se désoler pour un infime défaut. Plus on est doué et plus l'image de la perfection apparaît avec netteté : le bonheur de contempler la beauté est plus intense, la déception de ne pouvoir l'atteindre plus cruelle. L'enfant doué est excessif, c'est une caractéristique exigeante qui ne laisse personne en repos, mais quand elle aboutit, elle donne un chef d'œuvre sans prix.